

La résilience et les surprises de Dieu

●●● **Stefan Vanistendael**, Genève

Secrétaire-général adjoint du Bureau international catholique de l'enfance (Bice)¹

spiritualité

Des cheminements de vie qui nous surprennent en bien. C'est le constat en amont de toute recherche en matière de résilience (processus de croissance positive malgré de très grandes difficultés). Cette formule pleine de bon sens émane d'un psychologue de terrain, l'Argentin Ramon Lascano.³ Elle est bienfaisante, car si la résilience reste avant tout un fait, une réalité humaine de tous les temps, elle est aussi devenue un thème à la mode, qui amène parfois les esprits à des discussions très théoriques.

Une question revient souvent lorsqu'il est question de résilience : qu'est-ce que nous pouvons apprendre de ces vies qui semblent défier le destin ? Or la résilience n'est pas un mécanisme à toute épreuve, que nous pourrions maîtriser et appliquer sans discernement. Elle est un processus de (re)construction de la vie. C'est une inspiration, pas une technique du bonheur.

Que signifie alors ce « bien » ou ce « positif » pour, par exemple, une bande de jeunes de la rue qui volent afin de nourrir leurs familles et qui s'y appliquent, s'il le faut, avec violence ? Comportements illégaux, traumatisant pour les victimes innocentes, certes ; mais leurs auteurs mettent leur propre vie en danger pour sauver celles de leurs proches. On le voit, les questions éthiques débordent vite du seul cadre légal, comme c'est souvent le cas quand nous osons nous confronter aux ambiguïtés de la vie. Dans ce cas précis, l'assistante sociale s'occupant de ces jeunes s'en est sortie avec génie, refusant de les cataloguer comme de simples délinquants. Elle a reconnu leur sens de l'éthique - tordu par les contraintes -, ce qui a permis une réorientation de leurs capacités sur des moyens plus constructifs pour gagner de l'argent. Processus lent et difficile, un pari sur la vie ; un exemple parmi d'autres, qui montre que l'éthique est active au cœur de la résilience.

Spécialiste des questions de résilience, Stefan Vanistendael² montre la corrélation entre ce processus humain de reconstruction de la vie et la dynamique même de l'existence annoncée et vécue par Jésus, qui porte en elle accomplissement et plénitude.

Sens de la vie

Cette nécessité pratique d'une éthique est probablement la première trace du spirituel (au sens large) relevée dans le domaine de la résilience. Des recherches scientifiques ont constaté très tôt des corrélations positives entre la foi reli-

1 • www.bice.org.

2 • **Stefan Vanistendael** a écrit plusieurs ouvrages sur la résilience. Il est notamment co-auteur avec **Jacques Lecomte** de *Le bonheur est toujours possible. Construire la résilience*, Bayard, Paris 2000, 224 p. Voir aussi *L'espoir qui se révèle vrai : la résilience*, in « choisir » n° 506, février 2002, pp. 31-35.

3 • Au sein d'un atelier de réflexion sur la résilience, en 2003, à Buenos Aires.

Bibliographie

Revue
L'enfance Majuscule,
numéro spécial
sur la résilience,
sept.-déc. 2003.

Jacques Lecomte,
Guérir de son enfance,
Odile Jacob,
Paris 2004.

Stefan Vanistendael,
*Résilience et spiri-
tualité. Le réalisme de
la foi*, « Cahier du
Bice », Genève 2002.

gieuse et la résilience. Toutefois, une interprétation prudente de ces corrélations s'impose. Une foi sectaire peut, par exemple, donner à une personne l'impression qu'elle l'aide à dépasser des situations très difficiles ; mais à quel prix pour l'entourage et pour la personne elle-même ? Une telle foi dévie facilement vers la violence et, dans des cas très extrêmes, peut même mener au meurtre ou au suicide. La simple corrélation résilience-religion doit donc être approfondie puisque nous partons du principe que la résilience est un processus de croissance de la vie.

Au-delà de l'éthique, des recherches scientifiques et l'expérience de vie convergent pour souligner l'importance de la découverte de *sens*, surtout par rapport aux traumatismes vécus. Jacques Lecomte⁴ clarifie cette interrogation en précisant deux étapes qui contribuent souvent à cette découverte : par rapport au passé, c'est une réponse à la question « *pourquoi* cela m'est arrivé ? » ; et par rapport à l'avenir, à la question « *pour quoi* cela m'est arrivé ? »

La première explication devrait nous libérer de certaines fausses culpabilités qui peuvent exister chez les victimes et nous aider à inscrire des événements douloureux dans notre histoire de vie. Parfois il s'agit uniquement de poser l'événement, sans y donner un sens spécial.

La deuxième réponse peut aider à transformer un vécu difficile en engagement constructif, par exemple dans les domaines du social ou de la beauté. Certaines personnes connaîtront une véritable évolution du *pourquoi* ? vers le *pour quoi* ? Fait avec lucidité, un tel cheminement peut porter de riches fruits. Par exemple, certains excellents éducateurs de la rue sont eux-mêmes d'anciens enfants de la rue, et plus d'une perle artistique s'est construite autour d'une blessure, comme chez l'huître !

Dans cette recherche de sens, la foi religieuse peut être d'un grand soutien, surtout si elle vise - comme Jésus - à des ouvertures sur la vie, avec intelligence, avec passion, avec patience. Par contre, elle peut enfoncer les gens dans leur misère si elle devient un système rigide qui se replie sur lui-même, en se justifiant à travers Dieu.

Ne touchons-nous pas ici le sens profond du premier des dix commandements ? Dieu doit rester au-dessus de tous et de tout : de cette façon, il nous invite à toujours mieux servir la vie, sans faire de nos activités ni de nous-mêmes un absolu. Les pires perversions de la religion ont été commises en transgressant ce premier commandement, en mettant Dieu au service de certains intérêts particuliers, avec souvent au départ de très nobles intentions altruistes. Mais paradoxalement, un Dieu proche de l'homme n'est précisément pas un Dieu au service des projets humains. Un Dieu fonctionnalisé est idole.

Humour et pardon

Le sens cherche à construire un lien positif entre notre vie et notre environnement plus large. D'autres éléments peuvent contribuer à ce processus, par exemple l'humour constructif et le pardon.⁵

L'humour fin est une forme de réconciliation avec la vie qui tourne mal. Le plus souvent, il est de circonstances dans des situations de moindre gravité, mais parfois aussi dans des conjonctures très difficiles. Un lettré anglais a bien précisé cet humour par rapport à Jésus, en

4 • Cf. bibliographie.

5 • La clarification des liens entre humour, résilience et spiritualité dépasse le cadre de cet article.

1935 déjà :⁶ celui qui écoute Jésus avec attention peut entendre chez lui, comme chez Socrate, Cervantès ou d'autres, un certain humour dans ses propos les plus sérieux. Il ne s'agit pas de mots d'esprit, mais de quelque chose de plus subtil, de plus universel, de plus heureux, qui témoigne d'un esprit en paix face à tous les contrastes et contradictions constatés. Voilà ce qu'est l'humour, ce don qui met les hommes à l'aise avec l'univers et avec Dieu, qui les pousse à chercher plus loin, à se réjouir de ce monde et de Dieu.

Quant au pardon, il est précisément cette volonté de rétablir, en cas de rupture massive, des liens positifs avec la vie, pour soi-même et pour l'autre, mais sans déni ni excuses. Le pardon relève plus de la volonté de vivre et de l'intelligence que des émotions. En fait, si nos sentiments ont été gravement blessés, ils le resteront probablement pour un certain temps encore. Le pardon ne signifie pas que je porte des sentiments nobles à l'égard de mon agresseur. Il reconnaît pleinement le mal fait, les responsabilités, les sentiments négatifs, mais il comprend aussi que nous ne pouvons pas bloquer la vie sur ce mal, sinon le mal restera une fois de plus vainqueur. Le pardon veut libérer le coupable, comme celui qui pardonne, de cette prison, afin de retrouver la vie. La guérison des sentiments peut évoluer en parallèle au processus du pardon, parfois l'accompagnant, parfois le précédant, parfois lui succédant.

Ce pardon fondamental n'est-il pas au cœur de la mission de Jésus ? Une vieille tradition a même prolongé cette idée jusqu'à son extrême, en stipulant la des-

cente de Jésus aux enfers et la victoire finale des forces de vie sur les forces du mal. En ce sens, Dieu aurait en Jésus définitivement pardonné à sa création.

Rencontre

Les recherches scientifiques et l'expérience de vie convergent sur un autre point clé : l'importance de la rencontre, au sens fort. Emmy Werner, une des fondatrices de la recherche sur la résilience, parle même de l'importance de l'acceptation inconditionnelle de l'enfant par un adulte⁷ (c'est probablement aussi valable pour un adulte). Une telle affirmation peut poser question, car elle semble se situer au-delà de l'humainement possible. Qui peut vraiment assurer une telle acceptation, même si elle porte non pas sur le comportement de l'autre mais sur sa personne ? D'où l'idée de parler d'acceptation « fondamentale ».

Face à cette nouvelle formule, certains participants dans des formations sur la résilience ont réagi en cherchant à revenir à la notion d'« acceptation inconditionnelle », mais en précisant qu'elle n'est pas du ressort de l'homme, qu'elle le dépasse et reste... l'affaire de Dieu.

Sur ce point précis, nous constatons comment la science, un peu nuancée par l'expérience humaine, semble pointer au-delà des limites humaines. Projection ou application de la belle formule de Boris Cyrulnik : la vie humaine est un artisanat qui se construit autour d'une transcendance ?

Celui qui lit les Evangiles peut constater que Jésus n'a pas établi la paix, ni la justice, il n'a pas libéré le peuple juif de l'oppression romaine, il n'a pas résolu le problème de la pauvreté, il n'a pas laissé de traité théologique, ni fondé d'œuvres sociales, et tous les miracles sont décédés. En même temps, il

6 • **T. R. Glover**, *The Ancient World*, University Press, Cambridge 1935, p. 339.

7 • **E. Werner**, *Children of the Garden Island*, in « Scientific American », April 1989.

n'était pas du tout indifférent à la souffrance humaine, ni à la mort. Par contre, les témoignages sur Jésus semblent indiquer à quel point une rencontre avec lui pouvait faire complètement basculer une vie, dans le meilleur sens du terme. La rencontre fait certainement partie de cette dynamique de vie dont témoigne Jésus. Lui aussi acceptait la personne, en regardant plus loin que son comportement, et il le faisait avec une force pour le moins vivifiante, qui semblait toucher l'autre au plus profond de son cœur. Une rencontre avec Jésus libérait une nouvelle croissance pour ceux et celles qui ne s'opposaient pas à lui. Et est-ce que finalement toute sa vie n'est pas cette rencontre fondamentale de Dieu avec chacun de nous et nous tous ensemble ?

Jésus n'élimine pas le mal. Il l'explique peu ou pas. Il prend acte du mal et cherche la vie, pour tous, riches ou pauvres, mais il reste très attentif à ceux et celles qui sont tellement blessés qu'ils risquent l'exclusion. Il n'aime pas trop ceux qui veulent radicalement écraser le mal. Il semble espérer des étincelles de vie un peu partout, bien au-delà de l'espoir humain. Sa vision du monde n'est pas perfectionniste. Il cherche une autre plénitude.

Ses amis et sa mère avaient néanmoins bien des raisons de désespérer ce Vendredi, quand il est mort. Pâques semble avoir rompu ce désespoir. Comment ? Nous ne le savons pas vraiment. Mais sans trop donner d'interprétations sur ce qui s'est passé dans les faits, voyons ce dont les textes témoignent.

Plénitude

Avant de continuer cette réflexion, il est utile de voir comment nous-mêmes pensons spontanément la plénitude de la vie, la vie réussie qui vaut la peine d'être vécue. A une certaine époque, on rêvait du pays de Cocagne, mais ce songe est aujourd'hui un peu dépassé. Nos rêves restent néanmoins très tributaires de l'une ou l'autre forme de paradis terrestre, un monde parfait où il n'y aurait ni douleur ni soucis... La publicité moderne l'a bien compris. Récemment encore, une affiche pour une marque de voiture annonçait le paradis sur terre. Toutefois, plus nous avançons dans la vie, plus ce rêve s'éloigne, devient irréaliste. Pire, il se révèle aliénant et cruel : est-ce que toutes nos blessures, toutes nos déceptions ou celles que nous avons causées à d'autres, parfois sans nous en rendre compte, est-ce que tout ce bagage ne serait rien d'autre que déchet et perte ?

Ces rêves paradisiaques sont souvent de simples projections psychologiques linéaires : nous propulsons en termes idéaux ce que nous percevons de la « belle vie », sous des formes plus ou moins matérialistes.

Revenons à Jésus et à Pâques. Jésus suggère une forme de vie, au-delà de la mort, qui indique une certaine plénitude : Jésus va rejoindre le Père. Mais cette plénitude ne semble aucunement exclure ce qui a mal tourné dans sa vie avant sa mort. A Thomas et aux disciples présents, il révèle que les blessures de sa vie restent bien présentes, mais qu'elles ont aussi été transformées en nouvelle vie.

Est-ce que cela signifie que la plénitude de la vie se ferait, selon Jésus, avec toute la vie, y compris avec les blessures et les déceptions, mais sans que celles-ci ne bloquent ou ne détrui-

sent la vie ? Si tel est le cas, certaines questions soulevées par la résilience disparaissent. Il y a une forte cohérence entre la vie avant la mort et la plénitude de vie au-delà de la mort. La résilience est comme un pressentiment logique de cette vie soupçonnée au-delà de la barrière de la mort. C'est comme si cette dynamique de vie se frayait un passage à travers cette rupture, afin de s'accomplir enfin. Cette cohérence paraît beaucoup plus réaliste que tous les rêves de paradis, même si l'idée d'une vie après la mort reste au fond très surprenante.

L'aliénation et la cruauté des rêves paradisiaques disparaissent. Jésus introduit une espérance inouïe : même les blessures trouveront leur plénitude, au-delà des souffrances. Il maximalise à tel point l'espérance, que nous aurions difficilement pu l'imaginer nous-mêmes. La progression est non-linéaire. L'ancienne opposition (dans la tradition chrétienne) entre la vie avant la mort et l'existence au-delà de la mort disparaît, car en fait les deux sont liées par la même dynamique de vie, qui se prolonge jusqu'à son accomplissement et sa plénitude.

Jésus semble conduire le réalisme et l'espoir jusqu'à leur sommet, bien au-delà de ce qui est humainement imaginable. Il nous surprend au plus haut degré (que les chrétiens qui ont suivi le catéchisme et lu la bible ne s'y trompent pas : Jésus est très surprenant).

Ainsi se rejoignent trois mots qui, mis ensemble, sont si caractéristiques pour la spiritualité chrétienne : espoir ou même espérance, réalisme et surprise. Ces trois termes sont déjà totalement présents à la naissance de Jésus, à Noël. Ils caractérisent toute sa vie, jusqu'à sa victoire sur la mort, même si cette perspective semble parfois disparaître, comme au Vendredi saint.

La spiritualité chrétienne est fortement cohérente avec l'expérience de vie, mais

Jésus nous invite à un nouveau niveau de profondeur, qui nous surprend... en bien. C'est comme si nous suivions une route avec des tournants, et qu'à la sortie de chaque virage, le paysage serait encore plus beau que le précédent.

De Noël à Pâques

Le grand compositeur J.S. Bach, qui a connu bien des souffrances dans sa vie, à commencer par la mort prématurée de ses deux parents, débordait d'activités et de vie. Sans connaître la notion de résilience, il a donné forme par sa musique à cette mystérieuse synthèse de la foi chrétienne, pressentie dans l'expérience de résilience, notamment dans la toute dernière partie de l'Oratorio de Noël. L'orchestre éclate de joie avec les trompettes, la musique déborde de vie. Quelques instants plus tard, la chorale commence à chanter, mais c'est une mélodie beaucoup plus grave, que nous reconnaissons... celle du Vendredi saint ! Les deux airs, émotionnellement si divergents, évoluent ensemble jusqu'à la fin. Le texte chanté par la chorale n'est pas *O Haupt voll Blut und Wunden*, mais une affirmation ferme que les forces de la vie vaincront les forces du mal, dans une théologie de l'époque dont l'expression brutale reflète la profondeur du conflit cosmique.

Une musique étonnante, profondément émouvante, qui relie déjà Noël à Pâques, par cette logique qui conduit tout à la plénitude. Intelligence extraordinaire ou intuition géniale de Bach ? Peu importe, laissons-nous surprendre et inviter à la vie.

St. V.

spiritualité